Comment se fait-il que la première parole sur ce sujet est encore à se faire entendre en Canada ?

Nous comptions clore ici cette chronique, mais, alors qu'elle était déjà sous presse, on nous a remis, de la part de M. N. Valiquet, de St. Hilaire, un échantillon de la patate nommée *fleur de pêche* (*Peach Blossom*). Nous ne saurions manquer d'en parler, ne serait-ce que pour formuler la question que voici : Doit-on réhabiliter cette patate, dont notre confrère du *Farmer's Journal* a dit, avec d'autres, "pauvre sous le double rapport du rendement et de la qualité, étant si forte qu'elle n'est pas mangeable" ? *

Pour nous, il est incontestable que ce jugement est trop absolu ; la patate est parfaitement mangeable ; nous dirons plus, elle nous a paru, à l'aspect de la pâte et à sa saveur, riche en fécule et en matière sucrée : le temps nous a manqué pour apprécier autrement le tubercule.

Au sujet des autres points de la critique, nous attendrons de plus amples informations pour en juger.

Nous saisissons cette circonstance qui nous ramène en Canada pour dire aussi quelques mots d'une cause bien grave, bien importante, la cause de la colonisation, autour de laquelle se groupent aujourd'hui bon nombre de nos hommes éclairés, dévoués aux intérêts du pays, heureux souvent parce qu'ils sont persévérants, capables, certainement, de mener cette cause à bien, si ce résultat est possible en dehors de conditions financières puissantes.

Mais, nous craignons sérieusement que de telles conditions ne soient de rigueur, et que les efforts généreux qui vont se manifester, ne s'épuisent, n'échouent dans de stériles tentatives. On a rapporté, récemment, qu'une compagnie de capitaliste s'est formée à Paris dans le but de coloniser une étendue considérable de terres dans l'un des Etats. Précédemment, le gouvernement péruvien a publié une série d'avantages notables pour favoriser l'immigration chez lui. Il faut donc s'attendre à rencontrer une rivalité redoutable dans les deux pays, la France et la Belgique, où, nous aussi, nous nous proposons d'agir.

Nous ne sommes pas de l'avis des personnes qui professent l'opinion qu'il faut un peu d'argent, qu'une légère contribution suffira, qui ne voient dans les causes de dépenses que celles de la correspondance et de menues choses, quelques secours au besoin, qui, en définitive, convertissent l'entreprise en une œuvre purement de bienfaisance et de charité. C'est une grande entreprise, une grande œuvre, qui exige des ressources en parfaite harmonie avec son caractère tout particulier. Ce n'est pas un monde de mendiants et de fainéants qu'il s'agit d'attirer, ce sont des cultivateurs actifs, autant que possible intelligents, probes et durs au travail. Or, cette classe de gens, dans les deux pays signalés, est une classe fortement attachée au foyer, si pénible qu'en soit la vie. Son travail la rend indépendante. Là, sur toutes choses, il faut discuter avec elle : elle discutera avec nous. Ce ne sont que des avantages matériels, palpables, nullement aléatoires comme de vagues espérances, qui la détermineront à s'expatrier, qu'on en soit bien convaincu.

Nous aurions aimé voir joindre ces deux causes : CRÉDIT-FONCIER, COLONISATION.